

## En dépit des bourreaux

Pour l'Argentin Leopoldo Brizuela, se libérer du souvenir insoutenable de la dictature ne peut que passer par l'écriture

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

La Plata, fin mars 2010. Leonardo Diego Bazán assiste de chez lui à une effraction nocturne au domicile de ses voisins. Une affaire bien étrange, puisqu'un véhicule de police escorte les malfaiteurs. Et soudain l'écrivain se remémore un drame similaire qui s'était joué dans les mêmes lieux, trente-quatre ans plus tôt. Il n'était qu'un enfant, mais la brutalité des escadrons de l'extrême droite argentine aux premiers temps de la dictature militaire (1976), euphémisée en « *processus de réorganisation nationale* », l'avait marqué à jamais. Et, comme ses parents semblaient impliqués dans l'affaire, il l'avait refoulée, comme on détourne son esprit d'une compromission insupportable.

Le brusque retour du souvenir le bouleverse. Bientôt, il sait qu'il ne s'en libérera qu'en mettant en mots l'événement ancien. « *Je comprends qu'écrire était un moyen sans pareil d'éclairer le lien entre le passé et le présent. Ce qui m'encourage à poursuivre, non pas pour informer, mais pour découvrir.* » Animé par la soif de connaître le fin mot du drame, Bazán va donc inlassablement reprendre les fils d'un canevas dont le dessin l'effraie. « *L'atome de ma mémoire était dissocié, la lame de l'histoire avait séparé ses éléments, libérant en moi leur force mortelle; et si je voulais m'en tirer, il ne me restait plus qu'à faire en sorte que ce chaos prenne une forme nouvelle, cohérente, celle d'un récit.* »

### « Laisse-moi sortir ou je te dévore »

Tranchant avec les premiers textes traduits en français de Leopoldo Brizuela (*Angleterre: une fable* et *Le Plaisir de la captive*, José Corti, 2004 et 2006), *La Nuit recommencée* se propose moins d'écrire une page insoutenable de l'histoire argentine que de définir la responsabilité de

l'écrivain à travers le rôle du témoin. « *Qu'est-ce que le blocage de l'écrivain? Ce n'est pas la simple incapacité d'écrire, mais l'impossibilité d'écrire en accord avec sa vérité profonde, en connectant son imagination au centre obscur de la personnalité qui exige de venir au jour sous forme de récit. Laisse-moi sortir ou je te dévore* »

Leopoldo Brizuela qui, en marge de ses fictions et de ses critiques littéraires, traduit les textes étrangers qu'il juge « nécessaires », a ainsi commenté – dans le livre de bord dont il conclut la version argentine de *Manèges*, de Laura Alcoba (Gallimard, 2007), récit d'une enfance à La Plata fracassée par le traumatisme d'une maison détruite dans le même contexte politique – son propre souvenir de l'événement. Il s'agit du contrepoint intime d'un séisme aux ressorts universels. Brizuela, qui avait 13 ans en 1976, a sans doute mis beaucoup de lui dans la figure de Bazán, mais l'essentiel n'est pas dans ce soupçon d'égotisme opportun. C'est la mission de l'écriture qui est au cœur du texte. Composé d'autant de chapitres qu'il y a de lettres dans l'alphabet espagnol et scindé en trois temps (« roman », « mémoire », « histoire »), le texte de Brizuela donne patiemment accès à la vérité des faits comme à ce qu'il y a de plus obscur dans la conscience du narrateur. Alors, seulement, le deuil peut se faire, en dépit des bourreaux. « *C'avait été l'affaire d'une seconde. Ce qui peut pendant trente, quarante ans, toute une vie, tourmenter les membres d'une famille, les témoins, n'a duré pour eux qu'une seconde.* »

Et Brizuela-Bazán d'espérer : « *Peut-être n'y a-t-il que la littérature qui puisse absoudre. La littérature, le lecteur à venir* » Acceptons-en l'augure. ■

### LA NUIT RECOMMENCÉE

(*Una misma noche*),  
de Leopoldo Brizuela,  
traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Gabriel Iaculli, Seuil 288 p., 21 €.